

# GENEVIÈVE BOUCHER

*Université de Montréal*

## Ruptures et retours : Révolution et régénération dans *Le Nouveau Paris* de Louis Sébastien Mercier

---

La période de la Révolution française, toute tendue entre l'espoir d'un avenir égalitaire et le déchirement suscité par la rupture, voit apparaître un concept clé, qui devient rapidement l'un des mots d'ordre des révolutionnaires, soit celui de *régénération*. Comme l'écrit l'historien David Bell dans un ouvrage sur la naissance du nationalisme en France,

*While the authors used words like « revival », « restoration », and « recovery », by far the most important term was « regeneration », which implied a new, original creation out of old and degenerate matter. Regeneration was an active process of nation construction, driven by political will<sup>1</sup>.*

Les événements de la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle portent la promesse d'une société meilleure en ce qu'on prétend mettre en place un monde totalement nouveau qui romprait de façon radicale avec l'ordre ancien. Si la régénération devient après 1789 une notion aussi essentielle, c'est que depuis quelques décennies déjà elle était appelée par tout un discours sur l'épuisement du régime et la « dégénérescence des mœurs et de l'homme français<sup>2</sup> ». Un bon exemple de ce discours pessimiste est le tableau peu réjouissant que dresse le journal *Révolutions de Paris* dans

l'« Avertissement » qui accompagne son premier numéro, le 12 juillet 1789, deux jours avant la prise de la Bastille :

L'ambition, le faste et l'esprit courtois ont creusé l'abîme qui a dévoré la France [...]. La dissolution passe de la cour dans la société; le luxe et la licence passent des évêques et des grands bénéficiers jusqu'aux lévites : en un mot, la corruption se transvase des rangs qui entourent le trône aux rangs les plus prochains, de la capitale à tout l'empire<sup>3</sup>.

La corruption se répandrait ainsi, de haut en bas, dans tout le royaume, atteignant progressivement les couches inférieures de la population. Dans un article sur la régénération de l'homme français en 1789, Antoine de Baecque avance qu'il existe un lien direct entre ce discours sur la « dégénération » et l'espoir de régénération soulevé par la Révolution :

Ce discours de la dégénérescence induit un effet de rhétorique qui n'est pas gratuit : à ce monde épuisé va s'opposer un monde nouveau, régénéré par le respect des lois, par la vertu; un jour, le peuple esclave va se relever, telle est l'image qu'appelle forcément tout discours volontairement pessimiste<sup>4</sup>.

Dans un tel contexte, la régénération n'apparaît possible que si une rupture majeure survient, permettant du coup une restructuration totale du monde. La Révolution se place d'emblée sous le signe de la discontinuité et se propose de repartir à zéro; cependant, les révolutionnaires se cherchent rapidement des modèles et la régénération souhaitée se révèle indissociable d'un retour à une société ancienne idéalisée. C'est dans cette tension temporelle que le concept

de régénération apparaît dans toute sa richesse : employé tant par les écrivains que par les hommes politiques, il implique différents types de représentation du temps, c'est-à-dire différentes manières de concevoir le rapport au passé, au présent et au futur.

Nous aborderons cette question de la régénération en étudiant le cas d'une œuvre à la fois littéraire et historique, soit *Le Nouveau Paris* de Louis Sébastien Mercier. Si elle ne paraît qu'en 1798, cette œuvre commence à s'élaborer dès les premières années de la Révolution. Sa finalité première, celle du moins dont se réclame Mercier, est d'actualiser le *Tableau de Paris* qui a connu un vif succès dans la décennie 1780 et dont le dernier tome a paru en 1788. Dans *Le Nouveau Paris*, Mercier se donne le défi d'écrire, avec très peu de recul temporel, une histoire de la Révolution; ce faisant, il se livre à des réflexions diverses sur les événements, en attaquant particulièrement les Montagnards. Il faut dire que Mercier est non seulement un témoin, mais aussi un acteur de la Révolution. Député à la Convention dès 1789, il participe activement aux grands débats de l'épisode révolutionnaire. Jugé trop modéré par les dirigeants des Montagnards, il est emprisonné d'octobre 1793 à octobre 1794 pour avoir soutenu les Girondins. Cette période de captivité, durant laquelle son sort est incertain, accentue son besoin de témoigner. Le fait que Mercier ait vécu de si près la tourmente révolutionnaire, au risque même d'y laisser sa tête, en fait un témoin précieux des tensions idéologiques de l'époque et des dissensions au sein même des révolutionnaires.

Si *Le Nouveau Paris* rend compte des déchirements politiques de la période révolutionnaire, il donne à voir avec une acuité particulière la régénération sociale et morale du peuple de Paris. Le titre même du *Nouveau Paris* met en valeur une forme de régénération. Il est possible de voir

dans le titre une ambiguïté due à la relation très étroite que le livre entretient avec son objet, Paris. D'abord, *Le Nouveau Paris* peut être une manière abrégée de dire *Le Nouveau Tableau de Paris*, surtout si l'on considère qu'un auteur royaliste anonyme avait déjà donné ce titre à un ouvrage en 1790<sup>5</sup>. Mais dans ce titre se trouve aussi très fortement exprimée, et mise au devant de la scène, l'idée d'une ville renouvelée par la Révolution, une ville dont le peuple est régénéré. Ce que nous proposons d'étudier dans cette œuvre, ce sont les différentes représentations du temps rattachées à cette idée. En pleine Révolution, où se situe Mercier dans les débats sur la régénération, une régénération qui se fait tantôt en détruisant tantôt en reprenant à son compte l'héritage du passé ? Dans ce projet d'amélioration essentiellement tendu vers l'avenir, comment Mercier conçoit-il le rapport au passé et l'inscription dans la grande Histoire ?

### **La régénération, une grâce ou une tâche ?**

Dans un essai intitulé « La Révolution française et la formation de l'homme nouveau », Mona Ozouf propose une très bonne synthèse sur de la question de la régénération. Elle en distingue deux types qui impliquent chacun un rapport différent au temps : il y aurait d'une part la régénération conçue comme une *grâce* et d'autre part la régénération conçue comme une *tâche*. La première est proche du sens religieux de la régénération : la Révolution est perçue comme une force irrésistible qui accomplit de façon instantanée le prodige de la création d'une société nouvelle. Il s'agit bien ici de *création* et non de *formation*. Comme le dit Ozouf, « cette façon de se représenter la Révolution est évidemment celle qui met la rupture

révolutionnaire dans sa lumière la plus dramatique<sup>6</sup> ». Une phrase de Condorcet exprime de manière explicite cette vision : « Un seul instant a mis un siècle de distance entre l'homme du jour et celui du lendemain<sup>7</sup>. » L'instantanéité du prodige fait sortir de l'histoire le temps révolutionnaire : tout se passe comme si la Révolution n'avait pas besoin de la médiation du temps historique pour s'accomplir, comme si elle était étrangère à la durée. La seconde conception de la régénération, la régénération comme *tâche*, s'inscrit au contraire dans la durée. Cette vision est à la fois plus interventionniste et plus pessimiste puisqu'elle pose la société nouvelle non pas comme un acquis opéré miraculeusement par l'événement révolutionnaire, mais comme un projet, comme un but à atteindre à l'aide de diverses réformes. Dans cette conception, le passé n'a pas été totalement évacué par la Révolution : des restes de l'Ancien Régime continuent de cohabiter avec la nouveauté et menacent de saper les fondements de la société nouvelle. Il faut donc sans cesse travailler à détruire l'ancien : « l'idée d'une possible dégénérescence de l'homme régénéré, tout à fait absente de la vision miraculeuse de la Révolution, est ici constamment présente<sup>8</sup> ».

La confrontation de ces deux catégories montre paradoxalement que plus la rupture historique instaurée par la Révolution est radicale, moins les mesures mises en place pour imposer les valeurs républicaines le sont. Ces catégories ne sont ni étanches ni homogènes; les groupes politiques qui y adhèrent ne le sont pas non plus. Quoi qu'il en soit, il est possible d'identifier une tendance parmi les groupes modérés à se réclamer du premier type de représentation. Selon les modérés, il est inutile de mettre en œuvre de grands projets d'assainissement puisque l'événement révolutionnaire initial a déjà accompli la régénération de la société. À l'inverse, les radicaux adhèrent

plutôt à la conception de la régénération comme tâche : selon eux, les acquis de 1789 ne sont que de fragiles fondements qui menacent de s'écrouler à tout instant si les restes de l'Ancien Régime ne sont pas efficacement éliminés de la société.

À partir de ces deux catégories, nous tenterons de voir de quelle manière le phénomène se manifeste chez Mercier en analysant comment la régénération est représentée, mais aussi comment ces représentations s'inscrivent plus largement dans les discours de l'époque et reprennent certaines idées qui étaient déjà en place dans l'imaginaire social avant la Révolution.

Œuvre essentiellement hétérogène où la multiplicité et la variété sont les mots d'ordre, *Le Nouveau Paris* oscille, selon les concepts et les sujets traités, entre les deux conceptions de la régénération. Néanmoins, le modéré qu'est Mercier tend à accorder la priorité au premier type de régénération, celui qui présente la Révolution comme une grâce plutôt que comme une tâche. En premier lieu, Mercier représente presque toujours la Révolution comme une force de la nature, une force irrésistible dont on pourrait dire qu'elle agit *seule*. Il mobilise un grand nombre de métaphores pour désigner la Révolution, les plus récurrentes étant celles de l'« orage », de la « tempête », des « flots écumeux », du « tremblement de terre », du « volcan » et des « tourbillons<sup>9</sup> ». La Révolution est vue comme une force incontrôlable qui entraîne tout sur son passage. C'est elle qui est le véritable principe d'activité et les hommes sont représentés comme passifs. Mercier dit très clairement que c'est « la Providence, qui me semble avoir disposé tous les événements de cette grande révolution » (*NP*, p. 317). Bien que cette vision de la Révolution présente la rupture dans sa plus grande radicalité, c'est elle qui domine dans le discours des modérés qui considèrent qu'il

ne faut pas précipiter les choses, mais au contraire laisser la force révolutionnaire agir par elle-même. Dans un chapitre du *Nouveau Paris* intitulé « Je suis un modéré » et considéré comme la profession de foi politique de Mercier, le modérantisme est explicitement lié à une relative passivité devant les événements :

Les modérés suivaient la Révolution, mais ils ne la faisaient point : ils la suivaient, parce qu'ils voyaient bien que la corruption incurable de notre Ancien Régime l'avait rendu infaillible, et qu'ils sentaient enfin qu'elle était dans la destinée; ils ne la faisaient point, parce que contribuer à une Révolution qui doit faire nécessairement un nombre infini de malheureux est une mission à laquelle jamais un homme probe ne se croira appelé (*NP*, p. 698).

Avec une telle représentation de la Révolution comme force naturelle orchestrée par une instance supérieure, on ne s'étonne pas de voir Mercier s'opposer aux formes excessives de dirigisme qui se sont exprimées dans la multiplication des projets de loi – et, sous la Terreur, des exécutions. Mercier vise particulièrement le dirigisme extrême des Montagnards, qui ont mis en œuvre la destruction méthodique des traces du passé. Selon Mercier, la Révolution a imposé ses fondements au sein de la société dès 1789 : il est donc inutile de s'acharner à détruire systématiquement tout ce qui reste de l'Ancien Régime. Par exemple, dans un chapitre intitulé « Noms des rues changés », Mercier s'oppose au projet de renommer les rues portant le nom d'un saint, projet visant à mettre un terme au pouvoir du clergé. Selon lui, une telle mesure est vaine, puisque la société a déjà été régénérée; elle a déjà été libérée du joug ecclésiastique. La persistance des noms de saints

n'est donc pas menaçante, d'autant plus qu'avec le temps ces noms de rues ont acquis une existence autonome et qu'ils ne sont plus liés à leur référent :

Ces noms de saints, depuis si longtemps inconnus, et depuis plus longtemps appliqués aux rues de Paris, ne rappelaient pas plus les apôtres ni les martyrs de la religion catholique, que la rue du Pélican ne rappelle à ceux qui la traversent, les mœurs de l'oiseau lourd et pêcheur dont elle porte le nom (*NP*, p.674).

De la même manière, Mercier s'oppose à la refonte du système des poids et des mesures adoptée officiellement le 7 avril 1795. Il perçoit l'instauration du système métrique comme du charlatanisme ne visant qu'à semer la confusion : ce changement lui apparaît surtout inutile, puisque, pour lui, les anciennes mesures fonctionnent très bien et ne menacent en rien la nouvelle société qui est déjà régénérée dans ses fondements.

L'exemple le plus frappant cette position s'exprime lorsque Mercier revient sur le procès de Louis XVI. En tant que député à la Convention, Mercier a eu à se prononcer sur la sentence du roi : il a voté contre la peine de mort et pour la détention à perpétuité. Voici comment il s'en explique dans *Le Nouveau Paris* :

Je soutiens que le roi est mort, qu'il est enseveli : il n'a plus d'existence politique. Il aurait fallu, et il ne faut encore le considérer que comme étant retranché à jamais de la société; les lois politiques ont tué l'être politique; elles ont fait ce qui était nécessaire. Le roi n'est plus qu'un fantôme; et avoir placé sa tête sous

la hache de la loi, c'est comme si elle était tombée  
(*NP*, p. 316).

Pour Mercier, la Révolution a tué *politiquement* le roi : le mettre à mort ne changerait rien. « Faire tomber [la tête] de Louis XVI, poursuit Mercier, serait faire croire qu'il est encore redoutable. Il ne l'est plus : l'incompréhensible talisman est brisé » (*NP*, p. 317-318). On comprend mieux le modérantisme de Mercier quand on le compare au raisonnement tout inverse de Robespierre dans un discours prononcé lors du procès de Louis XVI. Robespierre dit : « Je prononce à regret cette fatale vérité... Mais Louis doit mourir parce qu'il faut que la patrie vive<sup>10</sup>. » On voit bien ici le contraste. Robespierre pose la question sous forme d'alternative (*ou* le roi *ou* la patrie); pour lui, le seul fait que le roi déchu *vive* est une menace pour la République. Il faut donc l'exécuter, ce qui sera fait le 21 janvier 1793.

### **Le problème de la destruction**

Pour Mercier, il faut bien une *certaine* forme de destruction pour instaurer la société nouvelle, mais, selon lui, elle a nécessairement lieu au début de la Révolution. Par exemple, l'auteur dit qu'il aurait fallu, par « prévoyance politique » (*NP*, p. 120), détruire le château de Versailles dans les premières journées de la Révolution. Selon lui, anéantir le symbole de la monarchie aurait permis d'inaugurer instantanément l'ordre nouveau et aurait évité du même coup les dérapages de la Terreur. Mercier n'est pas pour toutes les ruptures, mais il est pour une rupture fondatrice marquant une coupure nette avec la politique inégalitaire et les mœurs jugées dépravées de l'Ancien Régime : « Il fallait tuer la cour de Versailles pour qu'elle ne

nous tuât point » (*NP*, p. 36). Tout comme Robespierre au procès de Louis XVI, Mercier présente ici le problème comme une alternative (*ou la cour ou la nation*): la cohabitation du nouveau et de l'ancien paraît impossible.

Il est à noter cependant que Mercier avait proposé la destruction de Versailles bien avant 1789. Dans son roman uchronique *l'An deux mille quatre cent quarante* publié en 1771, Mercier fait un saut temporel de sept siècles et imagine les diverses améliorations que présenterait la société parisienne du XXV<sup>e</sup> siècle – stratégie de déplacement maintes fois employée pour critiquer obliquement la société contemporaine. Au début du dernier chapitre, intitulé « Versailles », le personnage constate avec joie que le château a été détruit :

J'arrive, je cherche des yeux ce palais superbe d'où partaient les destinées de plusieurs nations. Quelle surprise ! je n'aperçus que des débris, des murs entrouverts, des statues mutilées; quelques portiques, à moitié renversés, laissaient entrevoir une idée confuse de son antique magnificence<sup>11</sup>.

Dans *l'An deux mille quatre cent quarante*, de tels changements, aussi majeurs soient-ils, s'imposent sans heurts, par les seules lumières de la raison. Les lumières, déjà présentes dans quelques têtes à l'époque « barbare » du XVIII<sup>e</sup> siècle, auraient gagné tous les esprits: les changements se seraient imposés d'eux-mêmes, par la seule sagesse des esprits progressivement gagnés par la raison. Encore une fois, tout se passe comme si la nature suivait tout naturellement son cours. Le château de Versailles n'a pas été détruit par quelque milice ou horde de manifestants, mais il « s'est écroulé sur lui-même<sup>12</sup> ». De même, le régime monarchique a été aboli et le pouvoir est passé aux mains

des « États assemblés du royaume [qui] eurent seuls la puissance législatrice<sup>13</sup> ». Lorsque le personnage du roman demande à son guide si de tels changements ont été « longs, pénibles, difficultueux<sup>14</sup> », le guide répond en souriant : « Le bien n'est pas plus difficile que le mal. Les passions humaines sont de terribles obstacles. Mais dès que les esprits sont éclairés sur leurs véritables intérêts, ils deviennent justes et droits<sup>15</sup>. » De manière similaire, lorsque Mercier évoque des changements majeurs survenus au sein de l'Église, il précise que cette réforme s'est faite naturellement, sans violence :

- Cette révolution, dites-vous, s'est faite de la manière la plus paisible et la plus heureuse?
- Elle a été l'ouvrage de la philosophie : elle agit sans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus sûre qu'elle est insensible<sup>16</sup>.

L'idée d'une régénération portée, comme une grâce, par la seule force naturelle de la raison était donc bien ancrée dans l'imaginaire de Mercier avant la Révolution. La destruction, si elle est nécessaire, ne doit pas être imposée par les hommes politiques, mais s'imposer d'elle-même.

Cela dit, le thème de la destruction revêt chez Mercier un double aspect. Certes, il existe selon lui une destruction régénératrice qui consiste à détruire l'ordre ancien pour y substituer un ordre nouveau, garant d'une société meilleure. Mais cette vision optimiste fondée sur un idéal progressiste se double d'un pessimisme quant au devenir historique. La destruction n'est pas seulement le geste fondateur qui sert de base à la société nouvelle : c'est aussi, dans l'imaginaire de Mercier, son horizon ultime. Par exemple, il s'indigne des travaux de rénovation du Panthéon (anciennement l'église Sainte-Geneviève). Selon

lui, les rénovations sont trop pompeuses : la lourdeur des matériaux et la complexité architecturale des voûtes rendent l'édifice peu sécuritaire. Le polygraphe va jusqu'à imaginer l'écroulement du Panthéon. Or sa charge symbolique est très forte : arborant sur sa façade la célèbre devise « Aux grands hommes la patrie reconnaissante », le Panthéon est précisément le monument dédié aux acteurs de la Révolution :

Magnifiques travaux de plus d'un demi-siècle, périrez-vous en un seul instant ! Je regardais, la tête penchée en arrière, ces colonnes majestueuses, le feuillage délicat et léger des chapiteaux, ces voûtes hautaines, ces triples voûtes; et je leur disais : Superbes ! si vous deviez vous écrouler, que ce ne soit pas, du moins, sans nous avoir envoyé un dernier et charitable avertissement (*NP*, p. 677).

Ailleurs, alors qu'il critique la politique jacobine, Mercier s'étonne que Paris ne se soit pas effondré sous les excès de la Terreur et il met en garde contre d'autres abus fanatiques qui pourraient mener à rien de moins que la destruction de la ville. La Révolution apparaît dès lors comme une force dont le potentiel n'est pas uniquement régénératif, mais également destructeur. Paradoxalement, ce ne sont pas les restes de l'Ancien Régime qui menacent la société, comme le croyaient les tenants de la régénération comme tâche. Ce qui menace d'effondrement la société nouvelle, c'est le surcroît de ferveur révolutionnaire, c'est le manque de modestie dans les travaux du Panthéon, c'est le fanatisme qui a mené à la Terreur. Le modérantisme de Mercier est encore une fois nettement perceptible.

Le modérantisme n'est pas la seule explication de cette vision pessimiste de l'histoire. Déjà dans le *Tableau de*

*Paris* (1781-1788), Mercier évoquait l'éventualité d'une destruction totale de Paris. Dans un chapitre où il contemple la ville du haut des tours de Notre-Dame, Mercier perçoit la ville comme un « amas confus de décombres » d'où s'exhale une fumée qui rappelle que même cette grande ville est « combustible » et susceptible de disparaître :

Là tout est grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'aperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaste Paris a une physionomie particulière ! Il exhale la fumée et il semble me dire, *tout est fumée*<sup>17</sup>.

L'imminence d'un effondrement apparaît également dans ce passage tiré d'un des premiers chapitres du *Tableau* :

Pour bâtir Paris dans son origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs; la consommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandissant, on a bâti insensiblement les faubourgs sur les anciennes carrières; de sorte que tout ce qu'on voit en dehors, manque essentiellement dans la terre aux fondements de la ville: de là les concavités effrayantes qui se trouvent aujourd'hui sous les maisons de plusieurs quartiers; elles portent sur des abîmes. Il ne faudrait pas un choc bien considérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort. [...] Que de matière à réflexions, en considérant cette grande ville formée, soutenue par des moyens absolument contraires ! Ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples,

autant de signes qui disent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque sous nos pieds<sup>18</sup>.

Dans cette vision de la grande capitale paradoxalement fondée sur un vide se trouve l'idée d'un gouffre qui menace de l'engloutir à tout moment. On remarquera qu'ici l'effondrement est vu comme un *retour* (Mercier dit : « ramener les pierres au point d'où on les a enlevées »). Il y a donc là une conception cyclique de l'histoire : la ville serait d'avance vouée à la destruction, comme si Paris pouvait aussi, comme les hommes, retourner à la terre.

À la veille de la Révolution, Mercier est loin d'être le seul à imaginer de telles scènes de cataclysme : cette vision pessimiste des temps à venir est largement répandue au Siècle des lumières. Comme le montrent Jean Marie Goulemot, Jacques Lecuru et Didier Masseur dans un article sur l'angoisse des temps<sup>19</sup>, toute la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle est marquée par la conscience d'un achèvement, une angoisse des temps et une peur de la fin du monde. On peut citer l'exemple célèbre de l'*Encyclopédie* qui est généralement perçue comme le flambeau de la pensée progressiste, mais qui est en fait fondée sur l'angoisse de la perte. Au-delà de la compilation des savoirs, l'*Encyclopédie* a comme arrière-plan la possibilité d'une destruction du monde. Selon le texte du premier prospectus rédigé par Diderot, ce livre qui rassemble tout le savoir de l'époque doit pouvoir servir à rebâtir le monde à la suite d'une catastrophe. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'éventualité de la destruction est également reliée à l'angoisse des mondes perdus ravivée par les travaux sur l'Antiquité de l'historien britannique Gibbon<sup>20</sup> et de l'archéologue allemand Winckelmann<sup>21</sup>. La découverte de la richesse culturelle du monde antique ramène au premier plan le thème des ruines. On a alors l'impression qu'une énergie primitive a été

perdue et l'on se met à rêver au retour de cette société idéalisée.

### **La régénération comme retour**

La vision progressiste de la Révolution cohabite ainsi avec la théorie des cycles historiques qui est au cœur même des débats sur la régénération. Le discours régénérateur assure sa légitimité en se donnant des fondements qu'il va chercher dans un passé lointain idéalisé. Comme le souligne avec justesse Antoine de Baecque,

[l]a nouvelle naissance se place, dans un futur instantané, en totale osmose avec un passé mythifié : l'image de la rupture intègre de façon complémentaire la croyance dans la perfectibilité immédiate de l'espèce humaine et le retour de l'âge d'or. Le Français va retrouver la vigueur de son ancêtre, telle est la figure convenue<sup>22</sup>.

De même, Édouard Pommier écrit dans un ouvrage sur l'art pendant la Révolution que « le discours de la régénération, qui est censé ouvrir les voies d'un avenir radieux à la création artistique dans une société radicalement transformée, est lui aussi hanté par le passé, mais par un autre passé, mythique et fabuleux, celui de l'Antiquité<sup>23</sup> ». C'est dans la référence à l'Antiquité que le discours sur la régénération touche le plus à l'utopie. Mercier met constamment en parallèle l'histoire contemporaine et l'histoire antique, et plus précisément l'histoire romaine qui agit dans l'imaginaire collectif comme un modèle républicain idéalisé. Déjà dans le *Tableau de Paris*, les

références à l'Antiquité comme modèle étaient très nombreuses. Il faut dire que dans le discours historiographique du XVIII<sup>e</sup> siècle la référence à l'Antiquité est presque une pratique obligée. Mais dans *Le Nouveau Paris* la référence antique n'est pas simplement plaquée sur l'histoire contemporaine : elle participe d'une véritable mise en parallèle entre l'ancienne République romaine et la nouvelle République française. L'histoire est bel et bien perçue comme un *cycle* dans la mesure où l'avènement de la République française est considéré comme la résurrection de la République romaine de l'Antiquité. Ce trait apparaît d'une manière particulièrement explicite dans un passage où Mercier commente l'entrée des troupes françaises à Rome le 10 février 1798 :

Mais voici que les troupes françaises, au moment que j'écris, entrent à Rome comme de plain-pied, que nos soldats plantent le drapeau tricolore sur les murs du Capitole, et qu'ils disent aux ombres de Caton, de Brutus et de Pompée : Réjouissez-vous, votre République est ressuscitée (*NP*, p. 333-334).

Mercier poursuit en s'exclamant : « Sortez de vos tombeaux, grands hommes qui avez fait la gloire du Capitole; ce sont les Français qui rétablissent les consuls; ils régénèrent les peuples qui veulent être leurs amis » (*NP*, p. 336-337). La régénération apparaît dans toute sa force : elle fait coïncider le présent glorieux et le passé mythique, comme si la boucle se refermait.

Une mise en parallèle aussi étroite entre l'histoire contemporaine et l'histoire antique part en fait d'une fascination pour l'origine qui traverse tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Si la régénération implique, en plus d'une rupture, un retour à une origine non corrompue de la société, l'Antiquité n'est

pas la seule à être à l'honneur. On remarque en effet l'émergence de la figure de l'ancêtre gaulois ou franc, qui devient à la fin du siècle un pôle d'identification nationale. Ce phénomène se constate aisément chez Mercier. Dans un article publié en décembre 1789, Mercier dit de l'année 1789 qu'elle a « ramené l'égalité, la liberté et la justice en Gaule<sup>24</sup> » : l'usage de « Gaule » plutôt que « France » inscrit la Révolution dans un mouvement de *retour* historique que le verbe « ramener » suggère avec autant de force. Dans *Le Nouveau Paris*, les références à l'histoire des premiers Gaulois s'inscrivent dans cette conception d'une histoire circulaire ravivée par la Révolution. De surcroît, la figure virile du « patriote de 1789 » y est constamment valorisée au détriment de celle du leader révolutionnaire ambitieux qui « s'empare des victoires des républicains » (*NP*, p. 10). Or, selon Antoine de Baecque, l'image de l'homme régénéré associée à la prise de la Bastille en appelle justement, dans le discours de l'époque, à la vigueur et à la virilité des ancêtres gaulois et francs : « Gaulois ou Francs, au-delà de la polémique sur les origines du Français, la régénération de juillet 1789 se veut d'abord virile<sup>25</sup>. »

Dans cette optique, la régénération s'effectue par le retour à une force primitive fondatrice. C'est pourquoi les sociétés naissantes comme celle de l'Antiquité et de la Gaule sont valorisées : elles sont plus près du point d'origine et donc moins susceptibles d'avoir été corrompues. Cette fascination pour l'origine apparaît bien avant la Révolution : tout le discours anthropologique du XVIII<sup>e</sup> siècle est traversé par ce fantasme du peuple neuf<sup>26</sup>. « Tout le siècle, soutient Mona Ozouf, habité par la mythique de l'originel, a rêvé autour des expériences de la seconde naissance<sup>27</sup>. » Rousseau est sans doute celui qui illustre ce fantasme avec le plus de force : considérant l'histoire comme une marche inéluctable vers la déchéance, il se met à rêver du retour à

une origine où l'homme n'aurait pas encore été touché par le temps corrompteur. Dès le *Tableau de Paris*, Mercier déplore que Paris soit victime de la lourdeur de son passé « barbare » et envie les cités neuves :

Une ville commençante et sortant d'un gouvernement formé, est plus propre à être travaillée et perfectionnée, que ces villes antiques où l'on connaît des lois imparfaites et embrouillées, des coutumes religieuses que l'on ridiculise, et des usages civils que l'on viole. [...] Heureuses donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli ! Elles seules peuvent aspirer à des lois unanimes, profondes et sages<sup>28</sup>.

Dans *Le Nouveau Paris*, malgré la régénération opérée par la Révolution, Mercier se plaint encore de la lourdeur du passé de la France qui ne peut s'effacer du jour au lendemain :

Il faudrait marier la plume de Juvénal à celle de Molière pour exprimer ce que cette arrogance des Grands avait d'odieux et de ridicule. Elle fut telle qu'il faudra à la France plus de mille ans de constitution et de liberté pour se laver de la honte d'avoir été si longtemps opprimée et injuriée par des hommes pareils (NP, p. 61).

Une telle position rattache d'une certaine manière Mercier à la conception de la régénération comme tâche, bien que, dans ce passage, la persistance du passé ne soit pas une menace effective, mais simplement une honte difficile à effacer. Il apparaît malgré tout que même les révolutionnaires les plus optimistes éprouvent un certain malaise lorsque vient le temps de gérer l'héritage que

représente l'histoire de la royauté en France. Plusieurs débats à la Convention soulèvent cette difficulté de rompre définitivement avec tous ces siècles d'histoire. Garnier, s'adressant aux Jacobins en novembre 1792, précise bien que la France n'est pas un peuple naissant, mais « une société qui se recrée, en quelque sorte, avec ses propres décombres<sup>29</sup> ». Ainsi, au problème de création d'un monde nouveau s'ajoute celui de la gestion de l'héritage de l'Ancien Régime. La même ambiguïté se fait ressentir dans les débats autour de l'art : « La réflexion sur l'art régénéré par et pour la Révolution, devrait s'accompagner d'une réflexion, fondamentale elle aussi, sur l'art du passé, dont la Révolution était appelée à assumer, ou à rejeter, ou à trier l'héritage<sup>30</sup>. » Si la régénération de la France pose problème, c'est que la longue histoire de la nation s'oppose au modèle idéalisé d'une cité neuve, modèle dont l'Amérique est l'exemple le plus souvent évoqué dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sans doute ce constat appelle-t-il les révolutionnaires les plus optimistes à revoir leur manière de concevoir la régénération en la projetant davantage dans la durée. Près d'une décennie après la prise de la Bastille et la Déclaration des droits de l'homme, Mercier, qui pourtant n'a cessé d'affirmer sa foi en une régénération instantanée, est conscient du long chemin qui reste à parcourir avant d'atteindre la régénération souhaitée. « Nous sommes sur les bords d'un monde tout à fait nouveau » (*NP*, p. 870-871), écrit-il encore en 1798. Sans doute réalise-t-il que la Révolution ne peut accomplir une régénération totale de la société. D'ailleurs, même la société idéale de *l'An deux mille quatre cent quarante* n'avait pas atteint la perfection :

Il nous reste encore bien des choses à perfectionner, dit le guide. Nous sommes sortis de la barbarie où

vous étiez plongés; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros était inconséquente et puérole. Peu à peu les esprits se sont formés. Il nous reste à faire plus que nous n'avons fait, nous ne sommes guère qu'à moitié de l'échelle. Patience et résignation font tout, mais j'ai bien peur que le mieux absolu ne soit pas de ce monde. Toutefois, c'est en le cherchant, je pense, que nous rendrons les choses au moins passables<sup>31</sup>.

Cette perfectibilité infinie s'exprime très fortement dans le *Tableau de Paris* où Mercier insiste maintes fois sur le fait que la génération actuelle a surpassé celle qui l'a précédée, mais qu'elle sera à son tour dépassée par la génération future. Mercier parle du progrès comme d'une marche sans fin qui tend vers un perfectionnement incessant. De même, dans *Le Nouveau Paris*, l'espoir réside essentiellement dans le futur : « le passé n'est plus à nous; il ne faut plus voir alors que le présent et l'avenir » (*NP*, p. 748), dit Mercier qui surenchérit en affirmant qu'« en politique, le jour d'hier est un cadavre », phrase qui apparaît à deux reprises dans un article paru dans *le Bien informé*<sup>32</sup> en 1797. Ainsi, deux temporalités classiques semblent se chevaucher, la conception progressiste et la conception cyclique de l'histoire, comme si elles étaient complémentaires plutôt qu'antithétiques. N'est-ce pas d'ailleurs cette même tension que met en jeu le concept de régénération, tantôt inclus dans une marche linéaire orientée vers un futur infiniment perfectible, tantôt conçu comme un retour à une société ancienne idéalisée ?

---

## Notes

<sup>1</sup> David Bell, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism 1680-1800*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 2001, p.75.

<sup>2</sup> Antoine de Baecque, « L'homme nouveau est arrivé : la "régénération" du Français en 1789 », *Dix-huitième siècle*, 20, 1988, p. 194.

<sup>3</sup> « Avertissement », dans *Révolutions de Paris, dédiées à la nation et au district des Petits-Augustins*, 12 juillet 1789.

<sup>4</sup> Antoine de Baecque, *loc. cit.*, p. 194.

<sup>5</sup> *Le Nouveau Tableau de Paris ou la Capitale de France dans son vrai point de vue. Ouvrage destiné à servir de supplément au Tableau de Paris*, à l'imprimerie de la Vérité, 1790.

<sup>6</sup> Mona Ozouf, « La Révolution française et la formation de l'homme nouveau », dans *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1989, p. 134.

<sup>7</sup> Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, « Mémoires sur l'Instruction publique », dans *Œuvres*, Paris, 1847, t.VII, p. 433.

<sup>8</sup> Mona Ozouf, *loc. cit.*, p. 143.

<sup>9</sup> Louis Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, édition établie sous la direction de Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, « Librairie du bicentenaire de la Révolution française », 1994, p. 153, p. 1068, p. 65, p. 38, p. 39 et p. 60. Dorénavant, les citations tirées du *Nouveau Paris* seront intégrées directement au texte par l'abréviation *NP* suivie du numéro de la page.

<sup>10</sup> Maximilien de Robespierre, *Discours et rapports à la Convention*, Paris, U.G.E., « 10/18 », 1965, p. 79.

<sup>11</sup> Louis Sébastien Mercier, *l'An deux mille quatre cent quarante : rêve s'il en fut jamais*, Paris, Ducros, 1971, p. 420.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 420.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 339.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 339-340.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>17</sup> Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, édition établie sous la direction de Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, « Librairie du bicentenaire de la Révolution française », 1994, t. II, p. 61.

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. I, p. 36-37.

<sup>19</sup> Jean Marie Goulemot, Jacques Lecuru et Didier Masseur, « Angoisse des temps, obsession de la somme et politique des restes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Pierre Citti (édit.), *Fins de siècle. Colloque de Tours 4-6 juin 1985*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1990, p. 203-212.

<sup>20</sup> Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, London, J. M. Dent and Sons, 1776-1788.

<sup>21</sup> Johann Joachim Winckelmann, *Geschichte der Kunst des Alterthums*, Dresden, 1764.

<sup>22</sup> Antoine de Baecque, *loc. cit.*, p. 196-197.

---

<sup>23</sup> Édouard Pommier, *L'Art de la liberté*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1991, p. 59.

<sup>24</sup> Louis Sébastien Mercier, « Adieu à l'année 1789 », dans *Annales patriotiques et littéraires*, 31 décembre 1789.

<sup>25</sup> Antoine de Baecque, *loc. cit.*, p. 199.

<sup>26</sup> Voir Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des lumières*, Paris, F. Maspero, 1971.

<sup>27</sup> Mona Ozouf, *loc. cit.*, p. 117.

<sup>28</sup> Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, *op. cit.*, t. I, p. 16-17

<sup>29</sup> Cité dans F.A. Aulard, *la Société des Jacobins*, Paris, 1892, t. IV, p. 185.

<sup>30</sup> Édouard Pommier, *op. cit.*, p. 28.

<sup>31</sup> Louis Sébastien Mercier, *l'An deux mille quatre cent quarante*, *op. cit.*, p. 232.

<sup>32</sup> Louis Sébastien Mercier, dans *le Bien Informé*, 20 septembre 1797.